

Le murmure de la terre

Paula de Vasconcelos

Numéro 114 (1), 2005

Échos d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Vasconcelos, P. (2005). Le murmure de la terre. *Jeu*, (114), 113–116.

Le murmure de la terre

J'ai découvert Sam Shepard au cégep. C'était dans un cours de théâtre intensif, offert par un professeur extrêmement exigeant et excentrique, monsieur G., un des meilleurs professeurs de ma vie. À la fin de chaque session, nous devions monter un petit exercice, un cours extrait d'un texte quelconque ou une courte pièce de théâtre. Monsieur G. avait décidé, cette session-là, de diriger la belle Jane Wheeler et moi dans une pièce de Shepard intitulée *Cowboys # 2*. C'était un duo tragicomique, un Estragon et un Vladimir beckettiens transposés dans le Far West américain. Deux cowboys perdus dans le désert qui attendaient la pluie, ou les Indiens, ou les deux. Le principal était qu'ils attendaient. Il fallait avoir assez d'imagination pour demander à la belle Jane Wheeler à la peau opalescente et aux yeux verts comme son Irlande d'origine (j'imagine) et à la petite Portugaise sombre de jouer deux cowboys américains. Mais la vérité était qu'on formait un duo d'enfer, et même le très sec et sévère monsieur G. s'est morvé de rire en nous voyant répéter et jouer ces deux personnages irrésistibles.

C'est que Shepard a le don de nous plonger tête première dans son univers dès les premiers mots de n'importe quel de ses textes.

*It's going to rain.
Do you think so?
What?
Uh, rain?
Oh... sure. Maybe.
Could be.
Let's see.*

Il a cette manière de commencer d'un trait franc, sans fla-fla, sans introduction, sans réchauffement. On sent un homme silencieux derrière cette écriture, quelqu'un qui n'aime pas les conversations anodines ou inutiles. Pas de *bullshit*. Il comprend trop bien la valeur des mots pour les utiliser à outrance, et il va toujours vers l'essentiel, sans un mot de plus. C'est une des choses fondamentales qui m'attire vers son écriture, cette simplicité enfantée par une rigueur et une intelligence vive. De plus, il a cette merveilleuse capacité de saisir en un éclair l'aspect à la fois comique et tragique de chaque situation et de chaque personnage. (Ce dernier aspect explique peut-être aussi comment une Portugaise peut tomber aussi fort sous le charme d'une écriture américaine. C'est que cette compréhension innée de la dualité des choses et, en particulier, de la coexistence du comique et du tragique, est, j'en suis persuadée, un des aspects intimes de la psyché portugaise.)



Ce beau monsieur Shepard n'est donc pas un homme amoureux de lui-même ni de son écriture. Il est en revanche éperdument amoureux, et sans vergogne, de l'Amérique. Enfin, de SON Amérique. (Je dis bien de SON Amérique puisqu'il s'agit en fait des États-Unis d'Amérique, qui se sont approprié, malheureusement, le nom de tout un continent sans tenir compte de l'ensemble des pays qui le compose. Shepard n'a pourtant pas, et n'a jamais eu, la prétention de parler au nom de toutes ces autres cultures américaines, il parle de son territoire à lui, de son pays.) Je ne dirais pas que Shepard aime sa terre comme un amant peut aimer une femme mais plutôt comme un fils peut aimer sa mère. Issu d'elle, le fils voit transposé en lui la même faillibilité, il se reconnaît dans ses traits et devine ce qui la fait rire. La mère est aussi une première référence à la beauté, et toujours Shepard sera saisi par la sublime beauté (physique,

Cruising Paradise de Sam Shepard, adapté et mis en scène par Paula de Vasconcelos (Pigeons International, 1997).
Sur la photo : Anne Bruce Falconer. Photo : Paula de Vasconcelos.

géographique, mais aussi philosophique) de l'Amérique sans jamais hésiter à reconnaître et à confronter sa laideur. Ses deux aspects existeront toujours simultanément dans son écriture et lui inculqueront une sagesse presque transparente, quelque chose qu'on ne voit pas mais qu'on sent, sans contestation.

De voir le beau et le laid, le bien et le mal, main dans la main, est tout simplement une autre façon de dire que monsieur Shepard a un sacré sens de l'humour. Un humour pince-sans-rire, venant du monocle qui ne dit rien de toute la soirée, mais qui fait crouler de rire toute la famille avec une seule phrase. Un humour de fermier. Un humour de cowboy. Encore une fois, avec ce souci de ne dire que l'essentiel et ce don d'attacher ensemble juste les mots nécessaires, monsieur Shepard peut jeter, en un instant, un éclairage nouveau sur n'importe quelle situation. Ce qui nous faisait nous bidonner soudainement nous effraie, ce que nous trouvions profondément triste ou tragique devient totalement absurde. Le fil conducteur entre ces revirements de situations ou ces personnages déroutants est son amour, sa complicité amoureuse avec tous les aspects de l'Amérique. Shepard aime ses personnages et leur pardonne, tout comme un homme mature pardonne à sa mère d'avoir fait fausse route de temps en temps.

Et pourtant, il y a une chose que Shepard ne pardonne pas à l'Amérique. C'est le vol. Le vol de cette terre, parmi les plus anciennes du monde, pour l'offrir aux civilisations les plus jeunes. Ce vol immonde et irréparable qui fera que Shepard, et moi, et

toute autre personne vivant sur le continent d'Amérique respirons et marchons sur une terre volée. Ça, Shepard ne l'oubliera jamais, et c'est cette conscience profonde de la dualité entre l'ancienneté du territoire et l'arrogante jeunesse des civilisations qui l'habitent qui confère aussi à son écriture cette épaisseur de sens, cette sagesse, cette clairvoyance.

Plusieurs années après le cégep, en 1997, alors que Sam Shepard m'avait accordé la permission d'adapter pour le théâtre sa récente série de nouvelles intitulée *Cruising Paradise*, j'ai décidé de faire un voyage dans les déserts de la Californie, pour me rapprocher un tout petit peu de sa mythologie intérieure. C'était important de vivre l'expérience de se tenir debout au milieu d'un paysage infini et de faire un tour de 360 degrés sans percevoir la moindre trace humaine. De découvrir un miraculeux oasis de sources naturelles, pour se réchauffer la nuit, dans le froid surprenant du désert. De marcher à travers des arbres géants, de découvrir que la terre, le sol lui-même, est parfois rose, rouge ou orange. Il était tout aussi important de vivre le choc du passage à Los Angeles, véritable enfer de béton et de bruit. Vraiment, je sentais que je me rapprochais de cette dualité intrinsèque de l'écriture de Shepard.

Le désert de la Californie.
Photo: Marc Laberge.



Mais c'est pourtant en revenant dans le désert et en m'arrêtant dans un petit musée sur les peuples amérindiens que j'ai compris un autre aspect fondamental de son écriture. J'ai acheté un petit livre sur la sagesse des peuples amérindiens. Le premier chapitre était consacré, bien entendu, à la terre. Et le deuxième chapitre était consacré au silence.

Le silence. Comme tout grand auteur, Shepard y accorde une part énorme, et ses textes exigent une place faite au vent, au temps qui passe, au cricket qui chante, ou à toute autre manifestation du rien. Shepard écrit toujours en pensant à ce qu'il ne dira pas, et laisse planer tout son savoir, ou le savoir de ses personnages, dans l'atmosphère.

Chez plusieurs peuples amérindiens, le silence a toujours été reconnu comme signe de sagesse profonde. Cela a beaucoup nui aux négociations entre les chefs des différentes tribus et les dignitaires de l'armée américaine. Le silence des Amérindiens était souvent interprété comme de l'ignorance ou même de la stupidité. En revanche, le bavardage constant des soldats américains convainquait les chefs amérindiens de la légèreté de leurs propos. Réel enfant d'Amérique, Shepard a compris toute l'importance du murmure de la terre et lui montrera toujours un profond respect.

Après avoir eu l'immense plaisir de jouer dans *Cowboys #2* au cégep, j'ai monté deux textes de Shepard au théâtre, *Savage/Love* et *Cruising Paradise*. Ce sont des textes à la périphérie de son œuvre dramatique plus connue, des textes sans structure évidente, des poèmes et pensées, des petites histoires racontées au fil d'une vie. C'est pourtant dans ces mots-là que je ressens le plus fortement la signature de l'esprit libre, sage et profondément américain de Sam Shepard. ¶

**Réel enfant
d'Amérique, Shepard
a compris toute
l'importance du
murmure de la terre
et lui montrera tou-
jours un profond
respect.**
